

Heure musicale Eglise Saint Pierre de Gaillard

21 décembre 2014

Saison 2014-2015

Les Nouvelles Heures Musicales
de l'église Saint-Pierre de Gaillard

dimanche 21 décembre 2014
17h30

CONCERT DE NOËL

HOMMAGE À JACQUES BERTHIER

(1923-1994)

pour le XX^e anniversaire de sa mort

Oeuvres instrumentales et vocales de

Claude Daquin
Jean-Philippe Rameau
Jacques Berthier

à l'orgue :

Sylvain PLUYAUT
(Dijon)

avec le concours
d'un quintette vocal féminin



Entrée libre – libre participation aux frais

Est-ce faire injure à Jacques Berthier de déclarer qu'à l'instar d'Obélix et de la potion magique, il est tombé dans la musique dès sa naissance ? Son sens de l'humour lui permettrait de n'être pas choqué par la comparaison.

Le bain musical précoce

Lui-même s'en explique :

«À Auxerre, où je suis né, ma chambre était à côté de la salle de musique de mon père, et mon lit d'enfant, contre la cloison. Mon père se couchait à trois heures du matin, si bien que j'entendais jouer tout le temps, peut-être même inconsciemment. Mon père, Paul Berthier, a tenu l'orgue de la cathédrale d'Auxerre pendant plus de cinquante ans. La cathédrale était vraiment notre deuxième maison. Un de mes plus anciens souvenirs date de 1926, j'avais trois ans. Mes parents m'emmenaient à la tribune de l'orgue tous les dimanches à dix heures. Mon père et ma mère dirigeaient alternativement la schola. Et pour préparer les grandes fêtes, les répétitions avaient lieu à la maison : le lundi, les femmes, le mardi, les hommes, le vendredi, tout le monde. J'entendais tout cela, et très tôt je sus par cœur quantité de motets et de chants sacrés.

Mon père note sur un petit carnet :

« A sept ans Jacques accompagne, pour la première fois, les chants de la messe sur l'orgue du chœur de la cathédrale. Six mois plus tard, il joue, à la sortie de la grand-messe au grand orgue, un petit morceau de sa composition. Aucune émotion, aucune faute ! »



Jacques Berthier et son père, Auxerre 1945

Jacques Berthier travaille le piano avec sa mère, l'harmonie avec son père.

Engagé à 21 ans en 1944 il se retrouve dans les Vosges puis en Autriche, pour terminer son service, de retour en France, dans la musique de son régiment où il joue du hautbois.

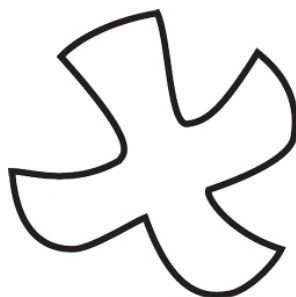
Etudes musicales parisiennes

Il devient, à l'Ecole César Franck à Paris, l'élève de Guy de Lioncourt, lui-même élève et neveu par alliance de Vincent d'Indy. Jacques Berthier rappelle que l'enseignement de l'histoire de la musique comportait des exercices de composition dans le style de chacune des musiques rencontrées : grégorien, classique, médiéval, romantique, etc. Berthier, compositeur, se souviendra de ces rencontres, dans ses propres oeuvres (comme en témoignent explicitement des pièces comme *Hommage à Dufay*, *Hommage à Daquin*, *Hommage à Clérambault*), tout en se donnant un style bien à lui. Il épouse en 1946 Germaine de Lioncourt, la fille du professeur, elle-même musicienne et parolière. Elle lui donnera quatre enfants, dont Vincent Berthier de Lioncourt qui sera directeur du Centre de musique baroque de Versailles. Jacques Berthier compose à cette époque principalement de la musique profane.

La musique d'église

Il ne vient à la musique d'église qu'à la demande du Père Gelineau qui lui commande des antiennes pour ses recueils de psaumes en français à partir de 1954.

Après avoir succédé à son père comme organiste de la cathédrale d'Auxerre, il "monte" à Paris en 1960 et devient l'un des titulaires de l'orgue de l'église Saint-Ignace. Il prend la direction artistique de la firme Unidisc, liée aux éditions Fleurus.



Taizé

Puis c'est la rencontre de la communauté de Taizé. Il écrit d'abord pour le petit groupe de frères, puis, à partir de 1974, pour les rassemblements de jeunes. Et son apport, sur ce dernier point, est fondamental, pour eux, et pour lui-même. La commande du Frère Robert l'amène à mettre sa culture "patrimoniale" au service de la novation musicale et liturgique. Berthier "invente" le style Taizé : l'art du canon, les ostinato d'instruments, la superposition des voix, les "réclames" courtes méditatives ou proclamées, le mélange des langues, y compris le latin réhabilité par le chant des "jeunes". La prière, à travers cette musique, prolonge la tradition et, en même temps, coïncide avec la modernité de la jeunesse internationale en lui fournissant une musique qui ne ressemble à rien d'autre mais "fonctionne" admirablement. Elle est actuellement chantée dans le monde entier, en des dizaines de langues.

La grande période des "musiques simples" (1974-1994)



Jacques Berthier et le Père Didier Rimaud 1990

La rencontre avec Didier Rimaud lui permet de disposer d'un parolier de très grand talent, dont les textes "appellent" sa musique. Et Berthier, dès la fin des années soixante commence à fournir à la liturgie paroissiale et monastique des chants à la fois "simples" et élaborés, ce qui est la condition pour que le "simple" marche et dure. Il utilise, par exemple, le genre "tropaire", plus varié et plus "fonctionnel" pour la liturgie que le genre "cantique couplets/refrain". Son oeuvre s'impose progressivement. Et ses titres sont bientôt sur tous les pupitres de chefs de chorales ou d'animateurs liturgiques.

Un citoyen d'honneur de Gaillard

Gaillard se devait de prendre place dans la commémoration de ce compositeur : Jacques Berthier est en effet citoyen d'honneur de cette ville. C'est en 1992 qu'a été créée, par l'Harmonie municipale, dirigée par Jean-Claude Birraux, et un chœur de cent choristes autour de la chorale paroissiale, devant 1200 auditeurs, la cantate *On peut vivre sans musique mais moins bien (Cantate à Sainte Cécile)* qui est sa dernière grande oeuvre et dont le livret était dû à Daniel Hameline, l'un des premiers paroliers de Jacques Berthier.

Cette Cantate peut être considérée comme une sorte de récapitulatif des facettes du style Berthier. Le ton et les manières demeurent proches de ses oeuvres “simples” pour le culte. Mais il y ajoute un sens très sûr de la chanson de variétés délicieusement mélangée avec le récitatif baroque, dans l’esprit de la comédie musicale.



À Gaillard, novembre 1992, de gauche à droite :
Jean-François Vuichard, Sylvie Brunet-Fontaine,
Daniel Hameline, Jean-Claude Birraux, Jacques Berthier

La musique “savante” de Berthier

Au cours de l’entretien qu’il accorde, l’année de sa mort, à la revue *Célébrer*, Jacques Berthier, avec la pudeur qui le caractérise, évoque l’“ennui” que provoque parfois chez lui la nécessité de “faire simple”. Il avoue son désir d’une autre musique, plus créative, plus expressive, plus savante aussi, moins assujetties aux contraintes de l’exécution par des amateurs et des assemblées sans préparation.

Cette musique existe. Berthier a pris le temps de la composer. Elle est demeurée jusqu’à cette année

assez généralement ignorée. Le fait de composer pour la liturgie en français pouvait apparaître comme un motif de disqualification aux yeux des musiciens professionnels et des mélomanes. Et, par ailleurs, c'est une musique qui exige de la part des interprètes une virtuosité parfois transcendante. Sylvain Pluyaut, que rien n'attachait à Jacques Berthier ni à son oeuvre, s'est investi dans ce travail considérable, et difficile. Il peut écrire en 2014 :

“La commémoration du 20ème anniversaire de sa mort est l'occasion de faire redécouvrir, ou simplement découvrir, un corpus d'œuvres unique, original, incroyablement personnel et inattendu, fruit du travail d'un artiste éclairé, dont il va falloir inscrire le nom au même niveau que les grands compositeurs organistes contemporains de son époque, les Litaize, Langlais, Grünenwald et Alain”.

Jacques Berthier, hospitalisé d'urgence à Paris en juin 1994, meurt brusquement à 71 ans. Il avait demandé que lors de ses obsèques, il ne soit pas chanté de ses oeuvres ni joué de sa musique. Bel exemple de modestie. Et une modestie non feinte qui fut une constante de ce très grand musicien.

Daniel Hameline

Programme

- **Jacques Berthier : *Rorate caeli***

paraphrase musicale du motet latin pour le Temps de l’Avent, écrit pour flûte et orgue extrait des *Liturgical meditations* (Chicago, 1987), adapté pour voix par Daniel Hameline (2013).

Le texte latin du refrain est une paraphrase d’Isaïe, 45, 8 : Cieux, répandez votre rosée ! Que les nuées fassent pleuvoir le Juste !”. Berthier en reprend la mélodie, à quelques nuances près qui lui permettent de poser sa propre marque comme il le fait toujours quand il paraphrase le grégorien.

Mais il ne s’est pas inspiré, pour les couplets, du texte du motet latin. Celui-ci est adapté des Lamentations de Jérémie, rappelant à Israël ses fautes et le châtement divin. La musique de Jacques Berthier, qui “parodie” de façon très heureuse et très savante la manière de Bach, y est sereine et remplie de bienveillance. Elle convient admirablement à un autre texte de l’Avent, celui du psaume 66 (67) :

Deus misereatur nostri et benedicat
nobis Illuminet vultum suum super nos
et misereatur nostri Deus noster.
Laetentur et exsultent gentes
Quoniam judicas populos in aequitate
et gentes in terra dirigis.
Terra dedit fructum suum :
benedicat nos Deus

Que Dieu nous prenne en grâce
Que son visage s’illumine pour nous.
Que notre Dieu nous prenne en grâce.
Que les nations chantent leur joie
Car tu gouvernes les peuples avec droiture
Et sur la terre, tu conduis les nations.
La terre a donné son fruit,
Dieu, notre Dieu, nous bénit.

- **Jacques Berthier : *Quatre variations sur le choral “Valet will ich dir geben”* (“Je veux te dire adieu”) (Chicago, 1993)**

On insiste souvent sur la culture “grégorienne” de Jacques Berthier. Celle-ci est grande. On relève de façon moins fréquente sa véritable “imprégnation” de la musique baroque, aussi bien française (son penchant pour Rameau en témoigne) qu’européenne. Ainsi le choral luthérien lui est familier. Il fut même sollicité par un éditeur américain pour écrire des variations sur six chorals utilisés aujourd’hui dans le culte, à l’intention des organistes liturgiques. Un recueil paraît aux Etats-Unis en 1993.

Le choral *Valet will ich dir geben* (*Je veux te dire adieu*) a un rapport paradoxal avec Noël. Il marque certes un “*dies natalis*” et le mot même “Noël” est venu de cette expression latine : le jour de la

naissance. Mais c'est une naissance assez singulière puisqu'il s'agit du choral d'adieu de celui qui meurt au monde pour "naître à la joie de Dieu", comme l'exprime le Martyrologe romain dès le IV^e siècle. Le texte du choral est écrit pendant la Grande Peste de 1613. La foi des "piétistes" de ce temps-là le revêt d'une musique lumineuse, détendue, *noëllique*, à laquelle les variations de Berthier offrent le meilleur écho.

- **Jacques Berthier : *Dans la cathédrale d'Auxerre (1960)***

"Cette pièce pour trompette et orgue est une grande fresque sonore, séduisante et solennelle, propre à colorer un vaste édifice d'une ambiance héraldique. Après une tendre cantilène initiale, résonne une sonnerie héroïque digne des meilleurs héraults médiévaux, suivi d'un mystérieux et très lent récit interne; après la reprise de la sonnerie chevaleresque, un somptueux choral clôture l'épopée".

Sylvain Pluyaut.

- **Jacques Berthier : *Quand le Seigneur se montrera***

Hymne pour le Temps de l'Avent, paroles de Daniel Hameline (1973), alternée avec des improvisations à l'orgue "alla Berthier" par Sylvain Pluyaut.

Le texte de cette hymne est centré sur le "dernier Noël", celui du Retour du Christ : Il est venu, Il vient, *Il reviendra*. La célébration "mondaine" de Noël est surtout axée sur la naissance du petit enfant. Mais la pensée vraiment chrétienne de Noël voit dans ce mystère de la "gloire" en proie au dénuement de la crèche, l'annonce surprenante de ce retour "dans la gloire" dont parle l'anamnèse de la prière eucharistique à la messe. On peut y croire ou ne pas y croire. Mais la pensée de Noël demeure tronquée sans cette projection vers l'avenir.

Sylvain Pluyaut improvise "alla Berthier" pour alterner avec les strophes de l'hymne et les prolonger dans un postlude.

Quand le Seigneur se montrera

1. Quand le Seigneur se mon tre - ra, Trou - ve - ra t'il au mon - de

1. Un Peu-ple fer - me dans la foi Dont l'a-mour lui ré-pon - - de?

The image shows two staves of musical notation in G major, 4/4 time, with a tempo marking of quarter note = 84. The first staff contains the melody for the first line of the hymn, and the second staff contains the melody for the second line. The lyrics are written below each staff.

Dieu nous attend depuis toujours, Il nous promet sa gloire :
C'est le Témoin de son amour Qui conduit notre histoire.

Nos lendemains seront bâtis Avec nos pleurs, nos rires :
Notre destin, c'est aujourd'hui Qu'il nous faut le construire.

Si Dieu opère en nos combats, Nous en chassons la haine,
Et par sa force en notre bras S'ouvrira notre chaîne.

Le dernier jour est commencé : Dieu parmi nous s'avance ;
Son jour de gloire est arrivé, Nous gardons l'espérance.

- **Jacques Berthier : *Sept extraits des Cinquante pièces pour l'Office d'aujourd'hui* (1970) :**
Fanfares - *In dulci jubilo* - Le poids des jours - Hymne en canon - Il reviendra - Lumière pour le juste

Voici comment Jacques Berthier présentait lui-même, en 1994, “les Cinquante pièces” destinées au culte :

*“Jean-Yves et Daniel Hameline m’ont demandé un jour :
“Jacques, on a besoin de petites pièces courtes pour la liturgie, pour conclure une homélie ou pour l’offertoire, une minute à une minute quinze. Faites-nous ça.”*

Je l’ai donc fait. (...) J’ai écrit ces cinquante pièces presque toutes ensemble. J’en ai commencé plusieurs à la fois. Lorsque cela a été fait, les deux frères Hameline sont venus à ma tribune d’orgue à l’église Saint-Ignace, un soir après dîner.

Je leur ai joué les pièces une à une ; eux, ils ont trouvé les titres. Les six premières étaient sur la mélodie du choral K 38 Nous chanterons pour toi Seigneur, en l'honneur de Daniel Hameline qui en avait écrit les paroles”.

Sylvain Pluyaut écrit de ces pièces :

“Ces courtes séquences très_contrastées, chatoyantes, alternant des rythmes soutenus, des récits doux, poétiques et inattendus, montrent l'immense talent du compositeur, qui réussit à chaque fois l'exercice difficile de créer une atmosphère unique en une page”.

- **Louis-Claude Daquin : (1694-1772) Noël N° X**
sur le thème traditionnel “Quand Dieu naquit en Judée”,
encadré par *Hommage à Daquin* de Jacques Berthier (1970)

Le choix de ce “noël” célèbre de Daquin permet de montrer le caractère “populaire” et festif de la célébration de la Nativité du Christ. Car ce “noël” est tout aussi bien une chanson. On lui trouve des textes aussi étonnants qu’une satire sur la guillotine ou un éloge de la bicyclette (“car la bibibi, car la bibibi, car la bicyclette...”). Mais ce choix permet aussi de montrer l’une des facettes du talent de Jacques Berthier, le caractère “primesautier” et humoriste qu’il est capable de donner à sa musique : son “hommage à Daquin” est une brève parodie où il réussit à “citer” le Noël X dans le refrain et le célèbre “Coucou” (de Daquin) dans l’un des couplets !

- **Jacques Berthier : Trois danses ecclésiastiques : Carole - Conductus - Pilota**

“Des œuvres de Jacques Berthier, ces trois danses sont les œuvres les plus expressives au sens romantique du terme. L'écriture y est dense, fouillée, complexe et très mouvante. Carole est un chemin du tourment à la lumière triomphale dans un style quasi symphonique.

De toutes les pièces de l'auteur, Conductus est la plus poétique, la plus océanique et suggestive, la plus tendre.

Pilota est une toccata fondée sur le thème du Veni Sancte Spiritus. Au sortir de miasmes harmoniques arpégés, de grandes grappes d'accord évoquent sur la partition et dans le son, les langues de feu du jour glorieux de la Pentecôte”.

Sylvain Pluyaut.

- **Jean-Philippe Rameau (1683-1764) - La Nuit - Chaconne**
(extraite des *Indes Galantes*) transcription pour clavier par
Yves Reschsteiner

Venant de Dijon, la ville de naissance de Rameau, l'année du tricentenaire de la mort de ce dernier, Sylvain Pluyaut se devait de choisir cet immense musicien français du XVIII^e siècle pour rappeler le lien très fort entre Berthier et la musique baroque. Jacques Berthier les connaissait tous bien sûr : Lully, Couperin, Charpentier, Delalande, Clérambault, etc. Mais il avait pour Rameau un attachement particulier.

- **Jacques Berthier : Variations sur *In dulci jubilo***
(*Dans une douce joie*) alternées avec le chant de ce choral luthérien de Noël

A la différence des Calvinistes qui banniront le latin de leur culte, les Luthériens, à commencer par Luther lui-même, éprouveront toujours pour cette langue traditionnelle de l'Eglise un attachement réel, même si le choix de la langue allemande ouvre au culte des perspectives autrement "parlantes". Attachement, mais pas forcément "révérence" à l'égard de la langue morte ! Le célèbre choral de Noël *In dulci jubilo* s'amuse à mélanger les deux langues, commence un couplet dans l'une et le continue dans l'autre. Cela donne un résultat cocasse et joyeux. La musique de Jacques Berthier illustre les aspects à la fois légers et tendres de cette musique de fête.

1.	2.	4.
<i>In dulci jubilo</i> Chantez un chant nouveau : " La joie de nos âmes <i>Est in praesepio,</i> Tel un soleil de flamme <i>Matris in gremio. "</i> <i>Tu es A et O!</i>	<i>O Jesu parvule,</i> Sauveur qui nous est né, Mon cœur te réclame. <i>O Puer optime,</i> Viens et guéris mon âme, <i>O princeps gloriae.</i> Trahe me post te!	<i>Ubi sunt gaudia ?</i> Où donc, sinon chez toi ! Là les anges chantent <i>Et nova cantica,</i> Et là les cloches tintent <i>In regis curia :</i> Christ est Roi des rois!

- Jacques Berthier : *Intermèdes liturgiques ou Danses processionnelles : Baculus - Carole - Conductus - Virelai - Tripudium*

“Ces cinq pièces, appelées primitivement « danses processionnelles » et publiées en 1967 sont l’œuvre la plus « moderne », la plus originale et audacieuse de l’auteur. J. Berthier y cultive avec une intelligence rare et consommée ce langage technique musical difficile à appréhender, l’atonalité.

Le *Baculus* initial est unique : c’est essentiellement un récit de trompette dense, tendu, pénétrant dont on ne peut sortir indemne.

La pièce suivante *Carole* est aussi unique : c’est un duo virtuose, épineux comme les dards piquants d’un soleil qui dérange.

Conductus débute par la résonance profonde d’un monde harmonique chthonien, suivi d’une mélodie grégorienne et suspendue comme un point d’interrogation.

Le *Virelai* tout droit issu de son narthex médiéval est comme le *Carole* une savante écriture en duo, cette fois trame pour une danse étrange et ironique.

Le *Tripudium* final est un ...trio d’une rare élégance. Pièce transparente, mais dérangeante pour l’interprète, c’est là un petit chef d’œuvre de contrepoint polytonal”.

Sylvain Pluyaut.

-19-

Refrain harmonisé
Eso yis ds 96

(Accompagnement page 17)

Extrait du manuscrit de la Cantate
On peut vivre sans musique mais moins bien (Cantate à Ste Cécile), 1992.

Les Interprètes

Sylvain Pluyaut

Sylvain Pluyaut est par l'étude et l'expérience un artiste rompu à toutes les disciplines de l'art de l'organiste : interprétation, harmonisation, accompagnement, improvisation et musique d'ensemble. En septembre 2005, il est nommé professeur d'orgue au Conservatoire à Rayonnement Régional de Dijon et se consacre avec passion au développement de sa classe, ouverte aux petits dès l'âge de 6 ans.



Il est depuis 2008, professeur d'improvisation et d'accompagnement pour la formation des organistes liturgiques russes à la cathédrale catholique de Moscou. Digne disciple de Michel Chapuis, Pierre Pincemaille et Thierry Escaïch, organiste inclassable et indépendant, il partage son temps entre les concerts soliste dans un style virtuose coloré et incisif et est recherché comme accompagnateur des chœurs (Maîtrise de la Cathédrale de Dijon, Ensemble Joseph Samson, Arslys Bourgogne), des solistes (accompagnateur favori de Thierry Caens du trio Caens-Cazalet-Becquet) et participe enfin à de nombreux concerts symphoniques. Sa carrière s'oriente maintenant, naturellement, vers les récitals soliste à la carte.

Quintette vocal féminin :

**Anne Brondex, Christiane Delacour, Hélène Hardoin,
Bernadette Landry,
Françoise Birraux, soliste et direction.**

à l'harmonium : Daniel Hameline